

3 JANVIER > ROMAN France

Chat alors !

Philippe Forest passe de la mécanique quantique au cantique du roman.



Il faut appeler un chat un chat ! Mais comment fait-on quand le chat n'existe pas vraiment ? En fait, ce matou matois figure dans une célèbre expérience de pensée imaginée par Erwin Schrödinger en 1935. Le physicien autrichien, prix Nobel, voulait expliquer aux profanes de la mécanique quantique la superposition des états ou comment une chose peut être et ne pas être simultanément. Il avait lui-même transposé dans sa vie privée ce principe de superposition, puisqu'il eut deux femmes simultanément...

Pour sa démonstration scientifique, Schrödinger a enfermé le greffier dans une boîte où un dispositif assez cruel peut le faire passer de vie à trépas en fonction du bon vouloir des particules. Depuis près de quatre-vingt ans, ce chat a fait délirer pas mal de monde. Philippe Forest s'engage donc à son tour dans la course au satané minet avec la liberté de l'écrivain.

“On croit raconter une histoire et c'est une autre qu'on raconte à la place.”

L'auteur de *L'enfant éternel* (Gallimard, 1997) et du *Siècle des nuages* (Gallimard, 2010) indique qu'il s'agit d'un roman. En effet, c'est bien son roman, mais ce n'est pas son chat puisqu'il n'appartient à personne. Donc, nous sommes quelque part, un soir. Un homme, plus très jeune mais pas encore vieux, sirote un whisky et fume un cigare. Il est dans le jardin d'une maison près du bord de mer. Dans la pénombre, il croit apercevoir un minet. Mais est-ce vrai ? « *On ne sait jamais quand une histoire débute.* »

Commence alors une fugue sur le thème de la réalité, des mondes parallèles et du probable. Avec virtuosité, Philippe Forest joue sur les différents motifs. Il utilise tous les registres – confiance, démonstration, hésitation, folie – pour cacher une terrible absence. C'est moins la quête du chat que le souvenir d'une jeune fille morte – la sienne – qui donne à ses nuits des couleurs blanches. L'animal n'est qu'un prétexte pour dire que les êtres aimés peuvent ne plus être là tout en étant là encore. « *On croit raconter une histoire et c'est une autre qu'on raconte à la place.* » Une belle image de ce temps sur lequel Philippe

CATHERINE HEULE/GALLIMARD



Philippe Forest

Forest travaille de livre en livre. « *Je pense souvent à ce qu'aurait pu être ma vie, autrement.* »

Quelque part, du côté de Borges et de Lewis Carroll, le romancier raconte le monde. Non pas le monde tel qu'il est, mais le monde comme quelque chose de possible, quelque chose qui advient, comme ce satané minou qui s'obstine à ne pas vraiment être et à constamment brouiller les pistes. Ce chat virtuel, qui venge à lui seul tous les vrais qui ont fini en bouillon dans les restaurants

chinois, sert de subterfuge pour une méditation tour à tour grave, poétique et drôle sur les mystères du monde et de l'écriture.

Dans sa dédicace, Philippe Forest demande pardon aux scientifiques. Ce sont eux qui devraient le remercier. **LAURENT LEMIRE**

Philippe Forest

Le chat de Schrödinger

GALLIMARD

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-07-013897-5

SORTIE : 3 JANVIER



9 782330 012670

10 JANVIER > ROMAN France

Protocole confessionnel

Avec *Je n'emporte rien du monde*, Clémence Boulouque renoue avec la veine confessionnelle de son premier livre.



C'était il y a dix ans, un bloc de douleur pure et de grâce mêlées tombé dans le paysage littéraire français. Avec *Mort d'un silence* (Gallimard, 2003), libre variation autour de la figure tragique du père, Clémence Boulouque imposait mieux qu'un nom, un style.

Coup d'essai et de maître certes, mais annonçait-il vraiment une œuvre à venir ? Avec un bel appétit, son auteure entreprit la décennie suivante, entre romans (quatre, inégaux, mais toujours intrigants et audacieux), essai buissonnier et gourmand (le très beau *Au pays des macarons*, Mercure de France 2005), critiques ou recueil d'entretien, d'en convaincre ses lecteurs. Si jamais sa proximité a pu parfois quelque peu l'égarer, ce même lecteur, n'ayant jamais pu oublier son éblouissement initial, le retrouvera comme assourdi et plus méditatif avec cet impeccable *Je n'emporte rien du monde*.

De quoi s'agit-il ? A nouveau de deuil et de transfiguration. A nouveau d'une absence au monde, celle de Julie, une fille de 16 ans qui « aimait les livres comme personne, leur donnait une existence, faisait d'eux des individus. [...] Elle jugeait les classiques avec féroce, en égale, elle aimait ne pas aimer, n'avait

peur de rien, elle ne respectait ni les choses ni les gens par principe, par obéissance, mais seulement lorsqu'elle les croyait dignes de passion et alors elle les révérait ». Cette adolescente était au lycée la meilleure amie de la petite Clémence, et son départ volontaire (une fenêtre ouverte, trop de ciel, plus d'en vie) acheva de convaincre la future romancière que son besoin de consolation resterait à jamais inassouvi.

Beau livre vraiment que ce *Je n'emporte rien du monde* par lequel Clémence Boulouque réintroduit le « protocole confessionnel » qui la réinvente en écrivaine. Une époque, les années 1990 avec leurs tics d'appartenance (groupe de musique, vocabulaire, lectures partagées), défile tout au long de ce court récit qui porte aussi, et peut-être surtout, une réflexion douloureuse, mais où percent parfois les accents d'un paradoxal apaisement, sur l'exténue présence des absents, l'écriture thaumaturge, les exils intérieurs. On n'est pas si loin parfois de la sagesse souriante et mélancolique de *Présence des morts* d'Emmanuel Berl. C'est dire l'ambition de ce livre, l'horizon qui s'ouvre à ceux qui viennent.

OLIVIER MONY

Clémence Boulouque

Je n'emporte rien du monde

GALLIMARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 8,90 EUROS ; 96 P.

ISBN : 978-2-07-013901-9

SORTIE : 10 JANVIER



2 JANVIER > ROMAN France

La beauté du diable

Le nouveau roman de Patrick Eudeline raconte l'histoire d'amour explosive entre une Kate Moss française et un écrivain branché.



Le héros du nouvel opus de Patrick Eudeline est un natif de Saint-Germain-des-Prés exilé à Pigalle. Il a la cinquantaine, des poses de mal rasé, un air de faux Gainsbourg. Antoine Bergier écrit dans les journaux, ainsi que des chansons et des romans où il

parle de son arrêt de la coke et de ses « pathétiques » histoires d'amour entre le Flore et Castel.

Alors qu'il dédicace son dernier chef-d'œuvre, le voici qui croise une créature de 20 ans et des pous-sières avec une robe noire, un trench-coat, un visage à boucles blondes, une nette ressemblance avec Faye Dunaway et Kate Moss. Intelligente, brillante et analytique, Camille ne laisse aucun homme de marbre avec ses longues jambes, sa peau diaphane – et on ne vous parle pas du reste.

Fille d'un businessman et d'une psychiatre persuadée qu'elle est une bonne à rien, ladite Camille a grandi à Nîmes avant de s'installer grâce aux mannes de papa-maman dans un appartement rue

de la Contrescarpe. A Antoine, elle propose de le rejoindre là où elle loge depuis peu, à l'Hôtel, rue des Beaux-Arts, dans la chambre d'Oscar Wilde. Désormais, leur emploi du temps est simple : elle parle, ils font l'amour. Le reste du temps, il la regarde, avant qu'ils ne filent dépenser sans compter et s'étourdir dans les lieux branchés de la ville. Tout pourrait être merveilleux, sauf qu'Antoine est tombé sur la beauté du diable. Une fille bipolaire qui s'installe chez lui avec son sac Birkin et son armoire à pharmacie. Qui n'aime pas qu'on la caresse mais « qu'on la prenne et qu'on la salisse ». Qui passe son temps au téléphone, envoie et reçoit des SMS, s'engueule avec sa mère et rend fous les hommes – qu'il s'agisse d'un producteur fortuné ou d'une icône rock évoquant nettement Peter Doherty...

Critique rock vintage et romancier intrigant – on lui doit notamment l'excellent *Rue des Martyrs* (Grasset, 2009) –, Patrick Eudeline parle ici d'amour, de jalousie et de dépendance. Un cocktail qui peut se révéler dangereux.

ALEXANDRE FILLON

Patrick Eudeline

Vénéneuse

FLAMMARION

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-08-129121-8

SORTIE : 2 JANVIER



10 JANVIER > PREMIER

ROMAN France

Dans la Chine profonde



On ignore si Max Férandon, Creusois installé au Québec, a aussi bourlingué en Chine, ou si *Monsieur Ho* est le pur fruit de son imagination, appuyée sur une solide documentation géopolitique. Monsieur Ho, 53 ans, le héros

de Férandon, est un fonctionnaire chinois modèle : modeste, honnête, sérieux. Il occupe à Pékin le poste de directeur de la Commission du recensement au ministère des Affaires sociales, laquelle n'emploie pas moins de deux millions de fonctionnaires ! C'est une sorte de prouesse, fruit de trente ans « d'ascension horizontale », pour quelqu'un dont les parents, des intellectuels bourgeois, ont été « redressés » puis assassinés par de jeunes gardes rouges durant la Révolution culturelle. Monsieur Ho a envoyé sa fille, Lim Na, étudier deux ans à la Sorbonne. Quant à lui, sa devise est « rester neutre ». Question de survie.

Mais voilà que le Parti communiste chinois a décidé de réaliser un nouveau recensement, éminemment politique. Il s'agit de montrer la cohésion d'un empire du Milieu disparate et de plus en plus la proie de tensions ethniques, ainsi que de surveiller la population. Monsieur Ho est envoyé sur le terrain, à bord du propre train qui fut autrefois celui du camarade Deng Xiaoping.

Mais M. Deng est mort en 1997, et son train est un peu caco-chyme. Pourtant il roule, et, à son bord et à petite vitesse, Monsieur Ho va se rendre à Shanghai, où il constate le fossé entre les officiels et les ouvriers ; dans le Jiangsi, où il visite une prison pour les Migong, ces travailleurs-esclaves déplacés des campagnes pour construire les villes ; dans le Hunan, où il loge chez des paysans ruinés obligés de planter des arbres ; et pour finir, dans les plaines de Mongolie, au milieu de nulle part, où il apprendra la vérité sur les circonstances exactes de la mort de son père. Fin d'un voyage professionnel devenu initiatique.

En profonde empathie avec ses compatriotes les moins favorisés, Monsieur Ho ne se révoltera pas. Mais ses carnets témoignent de son évolution. Sa mission accomplie, on ne sait trop s'il regagnera Pékin et sa vie d'avant, ou s'il se perdra dans des steppes infinies où même le « cheval de fer » ne se hasarde pas.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Max Férandon

Monsieur Ho

CARNETS NORD, ÉDITIONS MONTPARNASSE

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-35536-066-4

SORTIE : 10 JANVIER



9 JANVIER > ROMAN France

Monsieur Propre

Pascal Bruckner bouscule les consciences, bonnes comme mauvaises.



Si Pascal Bruckner essayiste s'est fait une spécialité de débousquer et pourfendre les idées reçues, Pascal Bruckner romancier n'hésite pas, par le choix de ses sujets, « sociétaux » et volontiers incorrects politiquement, à bousculer les consciences contemporaines, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

On l'avait laissé, dans *Mon petit mari* (Grasset, 2007), traiter de la différence physique et de ses conséquences. Le revoici avec une histoire navrante sur fond de pauvreté extrême, de précarité, de violence sociale qui mène à la violence tout court – et qui peut toucher, à un moment, chacun d'entre nous. *La Maison des anges* est une parabole désespérante, rondement menée, parfois jubilatoire, et, au final, absolument impitoyable.

Le héros – si l'on ose écrire – s'appelle Antonin Dampierre. C'est un jeune bourgeois, orphelin de parents de gauche (son père était communiste), bien élevé, poli mais colérique et empli d'une rage sourde qui ne demande qu'à s'exprimer par la violence, depuis un sombre épisode où il a failli être violé par une momie autrichienne quand il avait 20 ans. Prologue rocam-



Pascal Bruckner

bolesque et prétexte peu crédible, il faut l'avouer. Il travaille à Paris dans une agence immobilière haut de gamme du Marais, Urbaluxe, dirigée par Ariel, un Batave un peu cinglé. Maniaque de l'ordre, de la propreté – le sexe dégoûte un peu Antonin –, il entretient une vague relation avec Monika, une ambitieuse architecte d'intérieur à moitié malayali.

Un jour, sa vie de bobo inintéressant bascule : il passe à tabac un SDF qui vient de lui faire rater la vente d'un somptueux appartement rue de Monceau, et il tue le Jack Russell envahissant que Monika lui avait imprudemment confié à garder. Ce sera d'ailleurs sa seule victime, car le clochard en réchappera. Mais Antonin se prend désormais pour Monsieur Propre, l'exterminateur des « déchets humains ». Le soir, quand il

n'entretient pas ses muscles, il joue les « détectives de la mouise », sillonnant Paris afin de dénicher ses proies futures. C'est ainsi qu'il rencontrera Isolde de Hauteluze, une aristocrate militante altermondialiste qui recueille nombre de SDF à la Maison des anges, une cour des miracles qu'elle a créée au Pré-Saint-Gervais. Antonin la séduit, quitte Urbaluxe et Monika, se fait embaucher. Mais, en « machine à tuer », il va vite se révéler nul et maladroit, trouillard et douillet, et même capable de compassion ! Tandis qu'Isolde, avec sa « bonté cannibale », n'est peut-être pas aussi charitable qu'elle veut le faire croire. Tout comme Mère Teresa, elle trimballe un passé plutôt trouble, et le chasseur amateur pourrait bien être à son tour piégé...

Utilisant sa propre expérience du Samu social, Pascal Bruckner brosse un tableau apocalyptique du Paris des bas-fonds, qui n'a pas tellement changé depuis *Les misérables*. Il se situe ainsi dans la postérité du grand roman naturaliste façon XIX^e siècle. Sauf que ce qu'il décrit se déroule *hic et nunc*, sous nos yeux qui préfèrent ne pas voir. J.-C. P.

Pascal Bruckner

La Maison des anges

GRASSET

TIRAGE : 22 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-246-80026-2

SORTIE : 9 JANVIER



9 782246 800262

9 JANVIER > ROMAN France

Le va-et-vient des sentiments

Dans un de ses romans les plus denses, **Pascale Kramer** imagine les retrouvailles ambiguës entre un homme déchu et une jeune femme à qui il est venu en aide dans le passé.



Trois ans après avoir été licencié du centre qui accueillait des femmes à la dérive dans lequel il travaillait, Michel, la cinquantaine, est recontacté par une de ses anciennes protégées, Gloria, une jeune femme qu'il a aidée lorsqu'elle a voulu mener une grossesse à son terme, contre la volonté de ses parents adoptifs. Accusé « d'une affection qu'on avait dite excessive puis coupable » envers les pensionnaires, l'ancien travailleur social a tout quitté, s'est séparé de sa femme et a repris une activité d'orthophoniste.

Il revoit donc la Gloria de sa vie d'avant, avec son visage « d'ange brouillon », devenue mère de Naïs. « Elle n'était plus cette jeune femme un peu simplette qu'il fallait assister en tout. » Profondément troublé par ces retrouvailles, ne sachant quel statut il peut et doit avoir désormais auprès d'elle, prudent et tiraillé par une sensation d'illégitimité, il observe de visite en visite, avec de plus en plus d'inquiétude, la



Pascale Kramer

relation entre Gloria et sa petite fille, s'alarme, sans oser se le formuler clairement, de photos mises en ligne par la jeune femme, qui le mettent mal à l'aise, et de certains comportements dont il est témoin. Laissant en arrière-plan la question de la culpabilité réelle du « bienfaiteur » dévoué et déchu, Pascale Kramer concentre son regard pénétrant sur ce duo autour duquel gravitent l'enfant et son père, la sœur de Michel et Viviane, une ancienne bénévole du centre. La romancière module l'équivoque des émotions et des signes, attentive aux frisures à la surface des êtres, à ce « va-et-vient de sentiments » qui « déglisse ». Comme toujours dans ses histoires, les personnages vacillent en silence, de honte, de peur

et d'élans refoulés, naviguent à vue, subissant leur conscience, leurs certitudes et leurs repères mis à terre à force de désillusions, abandonnés sans soutien au doute et à son « infatigable rengaine ».

On n'entre pas avec légèreté dans la vie des « héros » de Pascale Kramer. Elle est de ces écrivains qui n'éludent rien : elle s'enfonce sans ciller dans les profondeurs boueuses d'hommes et de femmes ordinaires qu'elle ne prend jamais de haut, pour lire dans leurs gestes minuscules un réel cru qui les maltraite sans faire d'éclat. La responsabilité, l'impuissance, l'ambiguïté de la compassion, la maternité, les enfants que Pascale Kramer installe au cœur de ses romans et observe avec une clairvoyance sans candeur..., de ces thèmes, abordés frontalement, l'écrivaine a toujours fait la matrice de ses livres, depuis *Manu* jusqu'à *Un homme ébranlé*, ou encore dans ce bref et saisissant *Voyage à reculons*, publié l'année dernière chez Zoé, mais elle trouve ici un équilibre et une distance qui fait de l'opaque Gloria et de l'usé Michel deux personnages d'une densité inoubliable.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Pascale Kramer

Gloria

FLAMMARION

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-08-129510-0

SORTIE : 9 JANVIER



9 782081 295100

16 JANVIER > ROMAN France

Plus que zéro

Deuxième roman d'Oscar Coop-Phane, le récent prix de Flore, *Demain Berlin*, confirme son auteur parmi les premiers de la classe littéraire.



Ce fut l'une des belles surprises de cet automne romanesque. Au nez et à la barbe de quelques vieux routiers et autres jeunes gens chics élevés sous le harnais des plus grandes maisons parisiennes, un primo-romancier de 23 ans, Oscar Coop-Phane, concourant sous la bannière des bordelaises éditions Finitude, est venu chaparder gaiement le prestigieux prix de Flore. Tout le monde s'en est trouvé fort aise tant la bonne mine du lauréat et l'indéniable qualité de son livre, *Zénith-Hôtel*, ont ravi médias et lecteurs. Ils fournissent la plus appréciable « rampe de lancement » à son déjà deuxième roman, *Demain Berlin*, où Coop-Phane troque les hardes sous influences Bove et Dabit de son coup d'essai pour le récit générationnel, somme toute joliment classique.

Ils sont trois. Tobias, Armand et Franz. Un peu allemands, un peu français, un peu tout, un peu rien. Ils ont derrière eux vingt ans qui pèsent parfois autant qu'un siècle et vivent leur vie comme si elle ne devait être que le brouillon

d'une autre à venir. Il y a pour eux des nuits blanches et des jours blafards, la dope comme une résolution possible, le sexe comme pis-aller, et ni rêve ni ambition autres qu'un ressassement morose et sensuel. C'est à Berlin, où finit par les déposer leur dérive spleenétique, que les trois compères vont se rencontrer et trouver plus ou moins une ébauche d'explication à leurs vagabondages. Berlin, qui dès lors occupe joliment l'avant-scène du roman, corps d'une ville rayonnante de contradictions et d'intensité où « *il y a quelque chose de neuf qui vous effraie* ».

Avec cette chronique des années de poudre et de techno, Oscar Coop-Phane a-t-il cédé à la maladie infantile des apprentis romanciers : le « syndrome *Moins que zéro* » ? Le penser serait faire peu de cas de ce qui d'ores et déjà l'intronise parmi les premiers de la classe de notre paysage littéraire : le style, dont suinte à chaque ligne cette fiction piégée. S'il paraît avoir abandonné le climat « bovien » de son premier roman, il en a conservé la belle sécheresse de ton, une profonde humanité qui ne s'embarrasse pas de mots. C'est une forme notable de politesse. **O. M.**

Oscar Coop-Phane

Demain Berlin

FINITUDE

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-36339-020-2

SORTIE : 16 JANVIER



3 JANVIER > ROMAN POLICIER Danemark

Vengeance tardive

Délivrance est le troisième volet des aventures de Carl Mørck, le héros récurrent des polars de Jussi Adler Olsen.



En France, Jussi Adler Olsen a fait une entrée remarquée dans le monde du polar avec *Miséricorde* (Albin Michel, 2011, repris au Livre de poche) qui rafla le grand prix des Lectrices de *Elle* 2012. On y faisait connaissance avec le héros récurrent du Danois, Carl Mørck, inspecteur de la police criminelle de Copenhague nommé à la tête du Département V où il est chargé de rouvrir des dossiers non élucidés. On l'a ensuite suivi dans *Profanation* (Albin Michel, 2012), dont l'intrigue au corbeau faisait aussi froid dans le dos. Et aujourd'hui, dans le non moins remuant *Délivrance*. Mørck est toujours installé au sous-sol de l'hôtel de police de la ville. On retrouve à ses côtés Hafez el-Assad, son énigmatique assistant syrien, et Rose Knudsen, dont on ne distingue pas les yeux sous sa frange noire de punk. Celle-là est parfois remplacée par sa sœur jumelle, la blonde Yrsa, championne de mots croisés et de Scrabble. Pour l'heure, Mørck, toujours séparé de sa

femme, héberge chez lui Hardy Henningsen, son ancien coéquipier blessé lors d'une fusillade, dont le lit d'hôpital modulable occupe la moitié du salon. Il ne manque pas de travail. A l'extrême nord-est de l'Ecosse, dans les Highlands, a été découverte une bouteille en verre d'un blanc bleuté contenant une lettre. Un appel au secours écrit avec du sang des années plus tôt. L'affaire est-elle liée avec celle impliquant Mia ? Cette femme est mariée à un homme dont elle a eu un fils, mais dont elle ne sait rien du travail ; un homme qui disparaît régulièrement sans qu'elle sache où il va ; un criminel dont on apprend vite qu'il aime « *semer la mort avec soin* » ; s'en prendre à des enfants de membres de communautés religieuses intégristes qu'il enlève et conduit dans le hangar à bateaux d'une maison au bord d'un lac... Toujours aussi efficace, Jussi Adler Olsen continue de mettre en scène des histoires violentes, complexes et dérangeantes dont il tisse savamment les fils. **AL. F.**

Jussi Adler Olsen

Délivrance

ALBIN MICHEL

TRADUIT DU DANOIS

PAR CAROLINE BERG

TIRAGE : 40 000 EX.

PRIX : 22,90 EUROS ; 672 P.

ISBN : 978-2-226-24513-7

SORTIE : 3 JANVIER



3 JANVIER >

PREMIER ROMAN Etats-Unis

Le vieil homme et l'amer



Gallmeister maintient le cap. Après avoir publié à la rentrée dernière dans sa collection « Nature writing » le très réussi deuxième opus de Ron Carlson, *Cinq ciels*, voici que l'éditeur inscrit à son catalogue un premier roman

déjà très impressionnant de maîtrise. Celui de **Lance Weller**, né en 1965 à Everett, dans l'Etat de Washington.

Wilderness emboîte les histoires et alterne les époques. En 1965, dans une maison de retraite, voici d'abord Jane Dao-ming Poole. Une vieille femme dont le mari a disparu en mer cinquante ans plus tôt alors qu'il pêchait la baleine à la façon traditionnelle des Makahs. La pauvre a eu la main droite mutilée et des doigts qui ont gelé en même temps que ses yeux lors d'un hiver lointain de sa jeunesse. Jane est submergée par les souvenirs. Elle repense à son premier père qui la portait dans la neige quand elle était petite. A son deuxième père qui l'a sauvée et lui a donné « *la vision pour remplacer la vue* ». A son troisième père enfin, qui l'a adoptée et lui a enseigné ce qu'elle devait savoir pour survivre dans « *un monde doté de la vue* ». Le deuxième père, Abel Truman, se trouve être au cœur du roman. Le lecteur remonte d'abord jusqu'en 1899 afin de découvrir un être qui a toujours aimé et défendu les chiens, quitte à en payer le prix. Encore solide, le vieil Abel est assis devant le feu dans un fauteuil à bascule trouvé sur le rivage par une belle journée de printemps et qu'il a retapé ensuite. Abel a pour compagnons la rivière et un animal « *moitié labrador et moitié autre chose* ». Des années plus tôt, il a fait la guerre et a été blessé au bras gauche pendant la bataille de la Wilderness, la forêt du comté de Spotsylvania, « *la plus inextricable, la plus sombre et la plus sinistre que les hommes eussent jamais vue* ».

Lance Weller est d'évidence un peintre subtil de l'ombre et de la lumière, des blessures enfouies, des souvenirs que l'on n'oublie jamais. Son coup d'essai est à découvrir séance tenante.

AL. F.

Lance Weller

Wilderness

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 23,60 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-35178-059-6

SORTIE : 3 JANVIER



4 JANVIER > ROMAN Turquie

Derdâ et Derda

Traduction inédite d'un jeune auteur turc de premier plan, qui narre les destins croisés d'une fille mariée de force à un intégriste londonien et d'un jeune nettoyeur de tombes, fan du père de la fiction moderne turque, Oguz Atay.



Une fillette de 6 ans terrifiée par une bête au plafond se jette du lit superposé où elle est couchée et se fracture le crâne. C'est par une glaçante scène d'angoisse subjective et de mort violente que débute

D'un extrême l'autre de **Hakan Günday**. La suite n'est que rebondissements et péripéties, entre effroi et burlesque, misère et baraka. Agée de 11 ans, Derdâ, à qui est consacré le premier pan de ce roman en diptyque, aurait dû dormir au-dessus de la petite mais avait refusé de céder la place du bas à la malheureuse phobique des insectes. La culpabilité taraude l'héroïne. Mais le remords va bientôt être concurrencé par un autre sentiment : le regret de l'école. Sa mère la ramène dans ses montagnes natales. Point de vacances pour Derdâ. La femme abandonnée par son mari et sans le sou vend sa fille, qui se retrouve mariée à un islamiste radical installé à Londres. De jour, Derdâ a droit aux prêches de l'imam, de nuit, aux assauts de son époux fou d'Allah. Elle ne peut sortir de l'appartement qu'en tchador – voile intégral, gants



Hakan Günday

compris –, de toute façon elle ne sort jamais, hormis les visites à l'une des femmes du harem habitant un autre étage. Derdâ repère le voisin d'en face, un jeune Britannique tout de noir vêtu, à l'allure gothique. Au moment propice, elle ira le voir, il la sauvera. Comme elle ne sait pas l'anglais, elle fait un dessin. L'heure est venue. Sur le palier, elle tend le message dessiné au voisin gothique. Quand l'Anglais la fait entrer chez lui, voilà qu'il se met nu et à quatre pattes en lui pointant une matraque. Derdâ s'exécutera et deviendra la première égérie voilée du film X sadomaso...

Né en 1976, Hakan Günday signe un roman des plus singuliers où il tisse les destins croisés de la jeune Derdâ et de son alter ego au cœur pur, Derda, un nettoyeur de tombes, fan de l'inventeur du roman moderniste turc, Oguz Atay. La seconde partie, qui commence dans un cimetière stambouliote, vaut son pesant de rocambolesque : Derda, trop pauvre pour l'enterrer, découpe sa mère en mor-

ceaux pour l'ensevelir en petits bouts parmi les autres sépultures.

Sous l'imagination truculente, c'est un jeu permanent entre différents niveaux de lecture, le burlesque désamorce le pathos du réel, le faux kitsch n'empêche pas la critique du fondamentalisme islamique, ni celle des fantasmes orientalistes. Histoire de gens de peu – « peu », *az* en turc, est le titre original -, *D'un extrême l'autre* a l'ambition des grands livres. Tout aussi bien imprégné de fiction contemporaine turque que de littérature universelle (son roman de prédilection est *Voyage au bout de la nuit* de Céline), Hakan Günday a imaginé un conte « oriental » philosophique aux accents schopenhaueriens : « *Tout mouvement, au bout du compte, génère de la souffrance, et si l'homme s'en doutait, il cesserait de se reproduire. Ou peut-être, pis encore, il continuerait.*

Parce qu'il est homme et que sa nature l'exige. Il ferait tout pour se perpétuer. Il laisserait à la maternité le cadavre de sa mère, il se cramponnerait à son frère siamois, ils'agripperait à la vie... » Un conte philosophique qui ne se prend pas au sérieux.

SEAN J. ROSE

Hakan Günday

D'un extrême l'autre

GALAADÉ

TRADUIT DU TURC

PAR JEAN DESCAT

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 496 P.

ISBN : 978-2-35176-239-4

SORTIE : 4 JANVIER



9 782351 762394

10 JANVIER > ROMAN Autriche

La délivrance

L'Autrichien **Josef Winkler** compose une oraison funèbre pour son père, héros terrible de toute son œuvre.



Son père, mort à 99 ans, et Kaming, son village natal de Carinthie, dans la vallée de la Drave, au sud de l'Autriche, sont l'enfer du véhément Josef Winkler qui, dans toute son œuvre, n'a cessé de dénoncer l'étroitesse d'esprit, l'obscurantisme religieux, la violence

fruste et le climat de haine éternelle de ce hameau alpin reconstruit en forme de croix après un incendie au XIX^e siècle. On sait depuis *Le serf*, premier titre traduit en français en 1993, combien ces alpages à la Heidi n'ont rien de bucolique, et avec quelle hargne et quelle ironie l'enfant du pays a furieusement défiguré les images d'Epinal.

Pourtant l'écrivain écrit que partout où il se trouve dans le monde, il peut entendre les cloches de Kaming. Quand sonne le glas pour le père, il est à Tokyo. Un éloignement qui fait se réaliser le vœu proféré par le patriarche un jour de colère : « *Quand je partirai, je ne veux pas que tu viennes à mon enterrement.* » Soulagé, content d'échapper à la confrontation avec les membres de sa famille et les villageois qu'il n'a pas épargnés, le fils prodigue vivra le



Josef Winkler

deuil à distance sans assister aux funérailles. Mais celui-ci lui fournit une nouvelle occasion, dans ce septième roman publié chez Verdier dans la collection de Jean-Yves Masson, d'évoquer ses relations avec l'énorme et terrible figure paternelle, « *le laboureur de Carinthie* », paysan forçat enchaîné à ses montagnes qui a passé sa très longue vie à trimer. Celui qui, « embauché » au fenil dès ses 3 ans, a eu l'auriculaire gauche sectionné par une broyeuse à foin. Et qui a eu si faim, la seule fois où il a quitté ses Alpes, pendant la guerre, qu'il aurait voulu, se souvient le fils, « *dévoré les oreilles du diable* »...

Ce requiem prend une fois encore sa force incantatoire de l'observation obsessionnelle des rituels funèbres, de cette routine mortuaire qui fascine Winkler depuis toujours, dans un aller-retour entre

le pays des origines et l'Inde où, depuis vingt ans, il a effectué plusieurs séjours, pour assister à Varanasi (ou Bénarès), la ville sainte, à des centaines de cérémonies de crémation, prenant des notes qui ont nourri *Sur la rive du Gange* (Verdier, 2004).

Comment la mort et la vie se côtoient, se contiennent l'une l'autre, chez les très catholiques paysans de Carinthie tout comme chez les hindouistes qui sont incinérés à Varanasi où ils espèrent trouver la *moksha*, la délivrance qui libère l'âme de la servitude du corps. Des cadavres des grands-parents, exposés dans la ferme familiale, aux corps brûlants sur les bûchers sacrés, Winkler scrute « *avec sa tête-caméra* » et rend compte, n'omettant aucun détail, visualisant ainsi des images d'un réalisme parfois à la limite du soutenable, dans des tableaux qui se répètent et se recomposent, des motifs à peine reformulés, à quelques pages d'intervalle autant que de livre en livre. Et le lauréat 2008 du prix Büchner offre au plus remarquable de ses défunts un sidérant bûcher-tombeau. **V. R.**

Josef Winkler

Requiem pour un père

VERDIER

TRADUIT DE L'ALLEMAND

(AUTRICHE) PAR BERNARD

BANOUN

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-86432-711-0

SORTIE : 10 JANVIER



9 782864 327110

4 JANVIER > ROMAN Japon

Dans la pègre de Tokyo

Le premier roman étonnant traduit en français de **Nakamura Fuminori**, jeune prodige des lettres japonaises.



Jusqu'ici inconnu en France, Nakamura Fuminori, jeune trentenaire, est considéré au Japon comme un prodige, le plus brillant écrivain de sa génération, et le plus primé. *Pickpocket*, son premier roman traduit dans notre langue, a obtenu lors de sa publication, à l'été 2009, le prix Kenzaburô-Oé, le plus prestigieux prix littéraire japonais. Distinction méritée, car c'est un roman très original, une espèce de faux polar glacé et sophistiqué, où l'auteur, derrière son narrateur et son histoire, se livre à une radiographie impitoyable de la pègre japonaise et, partant, de Tokyo, cœur paroxystique d'un pays en proie à un malaise tangible et apparemment durable. Nishimura, le narrateur dont on n'apprend le nom qu'au cours du récit, à la faveur d'une imprudence, est un brillant pickpocket ambidextre. Méthodique, organisé et un peu compulsif, il a une petite tendance à se prendre pour Robin des Bois. Il vole de préférence, avec ses doigts magiques, les portefeuilles des riches, bien garnis de centaines de milliers de yens et de cartes de

SHINJI KUBO



crédit. Il lui arrive d'en faire profiter quelques pauvres, comme ce gamin, apprenti voleur, et sa mère, prostituée pathétique, qu'il repère dans un supermarché et pour qui il se prend d'une certaine affection. Mais l'essentiel des revenus de sa coupable activité sert quand même à le

faire vivre, lui, confortablement, en toute discrétion bien sûr, ou du moins le croit-il. Car Nishimura a un passé assez chargé. Dès l'école, il s'est mis à voler, puis il a appartenu à des bandes, et il a même participé à un singulier cambriolage. Avec ses complices Ishikawa, mort depuis, et Tachibana, qui le fréquente toujours, il a été recruté par un yakuza philosophe et impitoyable, Kizaki, afin de dérober chez un député ripou des documents compromettants. Ça, c'était la version de base. En fait, c'est l'assassinat du député qui était programmé et le cambriolage un leurre pour la police. Nishimura est à l'abri, qui mène sa carrière en loup solitaire. Mais son bon cœur et son intérêt pour le gamin, qui devient un peu son disciple, l'amènent à se découvrir. Kizaki est là, qui le guette, le fait kidnapper et le contraint à travailler pour lui. Sinon... La fable est grinçante, dont la moralité est qu'on n'échappe pas à son destin, surtout lorsqu'on a choisi de vivre en marge des codes sociaux, dans la jungle urbaine. Japonaise ou non. J.-C. P.

Nakamura Fuminori
Pickpocket
PHILIPPE PICQUIER

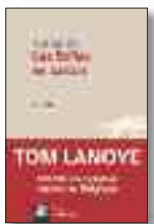
TRADUIT DU JAPONAIS
PAR MYRIAM DARTOIS
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 17,50 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-8097-0393-1
SORTIE : 4 JANVIER



3 JANVIER > ROMAN Belgique

Bel ami

Un récit tendre et sensuel de l'éducation sentimentale d'un adolescent gay.



Les boîtes en carton est le roman autobiographique qui fit connaître dans sa région, la Flandre belge, l'écrivain **Tom Lanoye**, devenu célèbre depuis, y compris pour son côté « sulfureux ». Non seulement il est ouvertement gay dans un pays profondément conservateur et catholique, mais il milite contre les menées séparatistes suicidaires de l'extrême droite flamande, ainsi que pour la mixité sociale à Johannesburg, en Afrique du Sud, où il passe la moitié de son temps. On lui doit aussi quelques pièces de théâtre à sensation, dont *Mephisto for ever*, montée à Avignon en 2007. De celui qui se présente comme *Le fils du boucher avec de petites lunettes* (un autre de ses romans, pas encore traduit de ce côté-ci du Quiévrain), les lecteurs français connaissaient *La langue de ma mère* et *Forteresse Europe*, parus à La Différence respectivement en 2011 et 2012. Voici donc *Les boîtes en carton*, où le narrateur revient sur certains épisodes de sa jeunesse, durant sa scolarité chez les jésuites de La Boîte, à la fin des années 1960, où il connut son premier amour. Le beau Z., rencontré quand ils avaient



10 ans lors d'un voyage dans les Ardennes organisé par les Mutualités chrétiennes pour tailler des croupières aux Mutualités socialistes laïques, aimé à la folie jusqu'au bac et à leur rupture, après une unique nuit manquée – *coïtus interruptus*. Si Z., en pleine puberté comme son camarade, n'était pas insensible à ses attentions et prêt même à certaines privautés sensuelles, il n'était pas gay, lui. A la fin du livre, Lanoye, 32 ans, nous signale que Z. vit à Bruxelles et qu'il est marié, tandis que lui habite à Anvers avec R., son compagnon et apparemment le garçon de

sa vie, même s'il n'a jamais oublié, ce livre le prouve de fort belle façon, le bel ami de sa jeunesse. Ses souvenirs, Tom Lanoye les a rangés dans quatre boîtes en carton pleines de charme. Des descriptions balzacienesques du début à l'amitié qui s'épanouit, puis se défait lors du voyage en Grèce et en Crète, en passant par un séjour dans les Alpes suisses juste après Mai 68 et sa « révolution superficielle ». Tout cela est chaste et charmant, à peine coquin, atmosphère chambres d'ados et vestiaires de gym. Z. était un sportif accompli et Tom craquait pour ses « tablettes de chocolat ». Entre autres. Outre l'histoire d'amour, cette éducation sentimentale un peu particulière, Lanoye excelle à dépeindre une époque et un milieu, avec humour et ironie, et même pas mal d'autodérision. A un moment, lorsque Z. répond à ses premières avances, ne se prend-il pas pour « le Machiavel du sentiment, le Napoléon de la passion » ? Le retour de Crète fut son Trafalgar. J.-C. P.

Tom Lanoye
Les boîtes en carton
LA DIFFÉRENCE

TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR
ALAIN VAN CRUGTEN
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 160 P.
ISBN : 978-2-7291-2012-2
SORTIE : 3 JANVIER



3 JANVIER >

PREMIER ROMAN Etats-Unis A propos d'Henry



New-Yorkais ayant vécu en Californie, au Texas, au Chili et en Italie avant de poser ses bagages dans le Languedoc, **Eric Gethers** est un romancier-né, comme l'atteste *Les baleines se baignent nues*. Son brillant

coup d'essai paraît en France avant même les Etats-Unis. Henry, le héros de Gethers, a longtemps entendu dire par son père, Jack, qu'il était un « miracle de Dieu ». La vérité est plus complexe. Sa mère, Lillian, est tombée enceinte après sa première expérience sexuelle avec Jack, jeune homme charismatique cherchant à profiter de tout ce que la vie a à offrir.

Henry arrive au monde avec huit semaines d'avance à l'hôpital Florence Nightingale où sa mère meurt en couches. Jack est installé dans une base militaire au Texas. Il convient de préciser qu'il est alors également occupé à lutiner une fille de pasteur, la blonde Peggy, avec des rondeurs « là où il le fallait ». Lillian laisse derrière elle un bébé avec de

l'hypertension pulmonaire, des accès de fièvre et une dysenterie aiguë.

Heureusement, celui-ci est tombé entre de bonnes mains. Celle de Vivienne, infirmière célibataire portée sur la glace à la fraise et les pulls en cachemire.

Jack ne met pas longtemps à voir en elle « une sainte qui mérite la vénération ». Difficile de résister à ses petits plats, à ses pâtisseries, sans parler de ses tapisseries en canevas. Vivienne s'occupe d'Henry pendant que Jack, devenu représentant de commerce, vend des aspirateurs en porte-à-porte à des dames très réceptives à son charme. Jusqu'à ses 9 ans, il reste son héros. Un héros capable de soutenir ensuite à son fiston qu'il ne faut pas laisser passer l'occasion de coucher avec une femme qui a envie de lui, au risque de s'en mordre les doigts.

Eric Gethers marche manifestement dans les pas de John Irving. Ce dont personne ne se plaindra tant il se révèle d'entrée de jeu être un conteur trépidant, ayant l'art des détours narratifs réjouissants.

AL. F.



Eric Gethers

ROMAIN SAADA/OPALE/CALMANN-LÉVY

Eric Gethers

Les baleines se baignent nues

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR ROXANE AZIMI

TIRAGE : 5 800 EX.

PRIX : 21,50 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-7021-4437-4

SORTIE : 3 JANVIER



9 782702 144374

3 JANVIER > PHILOSOPHIE France

Crise de philo

Une enquête de **Sébastien Charbonnier** sur l'enseignement de la philosophie au lycée.



La philosophie pour tous, mais sous certaines conditions... C'est le paradoxe dévoilé par Sébastien Charbonnier dans cet essai malin. D'un côté, les philosophes se réjouissent de voir enfin leur discipline rendue obligatoire à la fin du lycée. De l'autre, ils se demandent si cela vaut la peine.

En faisant appel à l'histoire, à la sociologie et aux témoignages d'élèves de terminale, ce professeur, déjà auteur d'un *Deleuze pédagogue* (L'Harmattan, 2009), recherche les conditions d'une juste distribution de la philosophie en France depuis son institutionnalisation par Victor Duruy sous le second Empire. « Au lycée, on prépare l'homme », insistait le ministre de l'Instruction publique. Quel sens donner à cette formule aujourd'hui ? Comment fait-on cours désormais et à qui s'adresse-t-on ? A l'élève, au citoyen, à un public indéterminé ? Sébastien Charbonnier aborde toutes ces questions en soulignant combien elles relèvent de la politique et de l'idée que l'on se fait de la société.

Il rappelle aussi comment le rapport Bouveresse-Derrida en 1990 avait mis le feu aux poudres. Les professeurs de philosophie veulent conserver leur élitisme républicain, leur culte des

grands auteurs et leur surplomb sur la masse inculte par le cours magistral. On veut bien enseigner la philosophie, mais d'abord entre soi, et ensuite un peu pour les autres. A force de vouloir conserver la sagesse, on devient moins sage et conservateur.

Sébastien Charbonnier donne quelques exemples savoureux de ces querelles byzantines avec des profs qui contestent un concours parce que le texte choisi de Platon ne serait pas assez platonicien... Entre le discours généreux et la pratique, il y a ces gens qui discutent entre eux et des lycéens qui trouvent tout cela « difficile et abstrait ».

L'essai de Charbonnier n'est pas un pamphlet. C'est un travail sérieux, précis, sur une discipline toujours menacée qui doit trouver sa voie entre son institutionnalisation et son émancipation.

Pour que la classe de philo ne devienne pas l'exemple du lieu où s'exprime la crise de la philosophie, les professeurs de philosophie et tous ceux qui sont concernés par l'enseignement en général devraient lire cette enquête passionnante.

L. L.

Sébastien Charbonnier

Que peut la philosophie ?

SEUIL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 296 P.

ISBN : 978-2-02-108577-8

SORTIE : 3 JANVIER



9 782021 085778

4 JANVIER > BD France

Le ping et le pong

Laurent Bonneau s'affirme à 24 ans comme un auteur prometteur, avec un récit intimiste et méditatif.



Auteur chez Dargaud d'un thriller en trois volumes publiés entre 2010 et 2011, *Metropolitan*, Laurent Bonneau bascule à l'autre extrême dans le récit intimiste. Sous un titre improbable, il livre avec grâce une histoire très simple dans laquelle il cadre au plus près un jeune entraîneur de tennis de table saisi, sur une seule journée, à un tournant de sa vie personnelle et professionnelle. Max est quitté par son amie à trois jours de son départ pour un important tournoi en Chine avec les jeunes champions qu'il entraîne. Quatre séquences emboîtées – réveil, entraînement, trajet en bus avec une collègue, promenade avec son frère – vont le faire évoluer peu à peu. Dans un mouvement qui n'est pas sans rappeler celui du ping-pong, ou la dialectique du yin et du yang qui imprègne ses pratiquants chinois, Max va passer d'un état à un autre, du début à la fin d'une histoire, à moins que ce ne soit le contraire.

Distillé avec parcimonie, le texte a sa part dans



LAURENT BONNEAU/DARGAUD

l'entreprise. Il est fait de réminiscences, de bribes de dialogues, de SMS parfois, auxquels Laurent Bonneau attribue une couleur correspondant à son émetteur. Il circule comme la balle sur une table de jeu, pour se poser délicatement sur des planches dans lesquelles les émotions passent avant tout par la vivacité des teintes, leur forme et leur agencement. Aplats et dégradés, aquarelles dont on perçoit l'imprégnation humide... Le jeune dessinateur – il est né en 1988 – combine avec fluidité les techniques et les styles. En affichant une maîtrise prometteuse. **FABRICE PIAULT**

Laurent Bonneau

Douce pincée de lèvres en ce matin d'été

DARGAUD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 16,45 EUROS ; 112 P. ; COUL.

ISBN : 978-2-505-01625-0

SORTIE : 4 JANVIER



9 782505 016250

9 JANVIER > **ESSAI** France

Malaise dans la civilisation postmoderne

Surmenage au travail, le burn-out est un syndrome qui reflète les valeurs de notre société de la performance. Dans son dernier essai, le philosophe **Pascal Chabot** analyse toute la portée de ce phénomène ultracontemporain.



L'acédie est du point de vue de la foi le pire des péchés. Elle est un désespoir sans fond dont nul recours à Dieu n'a cure. On a beau prier, la prière ne monte pas, le croyant gît dans la nuit noire d'une existence vidée de sens. Le mot « acédie » a quitté les pages du dictionnaire et les questions théologiques n'intéressent plus personne. Mais la désespérance n'a pas disparu. L'acédie d'aujourd'hui, c'est le burn-out, le surmenage endémique de la vie de bureau, cet effondrement physique et psychique face à une somme de travail exponentielle. Le philosophe Pascal Chabot, qui consacre au syndrome une analyse percutante, *Global burn-out*, le qualifie de « trouble miroir », qui reflète les valeurs de notre société de la performance. « *Le burn-out est une maladie de civilisation.* » Une civilisation du loisir et de la consommation où la technique – les robots, les ordinateurs et autres réseaux de



communications –, censément faite pour libérer l'homme de son labeur, l'aliène sans fin. A savoir : sans pause (on est joignable partout) et sans objectif défini (l'efficacité pour l'efficacité devient un but en soi). Le philosophe né en 1973 pointe deux paradoxes relatifs aux victimes de burn-out. Ces « cramés » du boulot sont tout d'abord plutôt trop travailleurs que pas assez. D'autre part, ils sont parfaitement adaptés à leur environnement social. C'est à l'inverse leur adhésion aveugle au système qui, sans la contrepartie de la reconnaissance (une justification de leurs efforts), se mue en abîme d'angoisse. Pascal Chabot étaye son propos d'exemples concrets : Herbert Freudenberger, psychiatre bénévole dans un centre de désintoxication, qui dans les années 1970 fut le premier à avoir utilisé le terme « burn-out » pour décrire

son propre surmenage ; un certain Crawford de la Silicon Valley, employé à résumer une trentaine d'articles scientifiques par jour, jette l'éponge et préfère réparer des motos. « *Etre reconnu par une structure abstraite ne suffit pas. Ce qu'il faut, c'est célébrer ce je-ne-sais-quoi qui fait l'humain, et qui donne son sens à l'activité.* » Et l'auteur d'ajouter : « *Le burn-out est toujours une remise en cause des valeurs dominantes : il génère les nouveaux athées du techno-capitalisme.* »

Après avoir passé en revue de nombreux cas d'épuisements dont le burn-out féminin dû à la pression sur les femmes à qui l'on fait endosser un rôle compassionnel, Pascal Chabot plaide pour un nouveau contrat social : « *contrat technologique qui serait un pare-feu et affirmerait que le but à préserver est l'être humain et la biosphère, au service duquel doivent travailler les logiques de développement en abdiquant leur violence.* ». Ne pas toujours jouer la montre, savoir « perdre » son temps et retrouver la flamme, pas celle qui calcine, celle qui illumine. S. J. R.

Pascal Chabot
Global burn-out
PUF, « PERSPECTIVES CRITIQUES »
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 152 P.
ISBN : 978-2-13-060845-5
SORTIE : 9 JANVIER
9 782130 608455

16 JANVIER > **HISTOIRE** France

Des lettres et leur moulin

Stéphane Giocanti retrace l'histoire littéraire et politique du clan Daudet.



Stéphane Giocanti est l'auteur d'un *Charles Maurras* (Flammarion, 2006) et d'*Une histoire politique de la littérature* (Flammarion, 2009). Avec les Daudet, il poursuit son exploration de cette bourgeoisie française qui n'intéresse plus grand monde depuis Paul Bourget. A tort.

Dans cette enquête au cordeau, il montre son habileté à composer un livre choral, comme savent si bien le faire les Anglo-Saxons, autour de ce petit monde qui fit de la littérature le ciment d'un clan. Tous sont liés par cette relation intime avec l'écriture, du conte à la recette de cuisine. Un Daudet entraîne et en explique toujours un autre. Du second Empire à Vichy, nous sommes donc conviés à la visite de cette dynastie très droitière. D'abord Alphonse, le patriarche dont on avait oublié la notoriété, la maladie vénérienne et la fin douloureuse. C'est d'ailleurs en voyant les souffrances de son père que Léon s'engage dans

des études de médecine, avant de trouver son salut dans la littérature et la politique.

Ce tribun, proche de Maurras, cultive avec la même vigueur sa haine de la République et l'antisémitisme familial. Le « *il est couleur traître* » pour décrire le capitaine Dreyfus, c'est de lui. Ses pamphlets ont alimenté l'extrême droite pendant des décennies, ses critiques littéraires ont dessillé les yeux de nombreux lecteurs et son mariage avec Jeanne Hugo a un peu relégué le reste de la tribu Daudet à l'arrière-plan. Stéphane Giocanti rend donc justice à ceux que l'on connaît moins.

A commencer par les parents d'Alphonse, Vincent et Adeline, petits commerçants nîmois, monarquistes et catholiques qui s'installent à Lyon pour y faire faillite. Puis Ernest, le frère aîné dont Stéphane Giocanti essaie de nous convaincre qu'il avait un beau brin de plume. Et, bien sûr, Alphonse et tous ceux qui gravitent autour de lui, Mistral, les frères commères Jules et Edmond de Goncourt, Flaubert, Zola et Tourgueniev. Alphonse n'aimait pas seulement les dictionnaires et les tartarinades de Tarascon. Il était at-

tiré par le Midi et par les femmes, et cela dès son plus jeune âge. Sa femme Julia, qui écrivait elle aussi, pardonnera à ce mari volage qui paiera très cher ses turpitudes, comme en témoigne la scène chez Charcot, qui s'apparente plus à de la torture qu'à de la thérapie.

La constellation Daudet s'éteint à la mort de Léon, en 1942. A ses côtés, il y eut le délicat Lucien, son frère cadet, poète et amant de Proust. Il y eut aussi le drame de son fils Philippe, retrouvé « suicidé » d'une balle de revolver à l'arrière d'un taxi, sans doute à la suite d'une étrange bavure policière.

Stéphane Giocanti n'a pas que de l'appétence pour son sujet et ses personnalités. Il sait raconter ces destins singuliers et surtout, à travers eux, de la révolution industrielle à la révolution nationale, dévoile une partie de la vie culturelle et politique française. L. L.

Stéphane Giocanti
C'était les Daudet
FLAMMARION
TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 400 P.
ISBN : 978-2-08-127228-6
SORTIE : 16 JANVIER
9 782081 272286